



Un tabou dont il faut oser parler...

Bientôt Noël et les fêtes de fin d'année. Toujours pas de neige, mais les guirlandes dégoulinent du ciel. Je n'oserai pas vous parler de la soucoupe volante multicolore qui a atterri devant notre immeuble tant elle semble ridicule. Il paraît que c'est une décoration lumineuse ; elle me semble surtout destinée à baliser le parcours vers le nouveau centre commercial : Noël, fête de la consommation. Hier j'ai fait une expérience singulière, je me suis rendu dans une grande surface de jouets pour enfants. J'y ai vu les rayons débordants de cadeaux, les parents et grands-parents cherchant le dernier article à la mode, les vendeuses fatiguées par le brouhaha impatient des enfants. Je n'ai pas trouvé ce que je cherchais et en sortant sur le parking j'ai croisé un père excédé par son petit garçon. Celui-ci n'avait sans doute pas obtenu le joujou de ses rêves et il manifestait bruyamment son mécontentement. Le père en colère, à court de mots, a frappé son fils d'une façon qui m'a fait frémir. Fallait-il que j'intervienne face à cette violence banale ?

Pourquoi évoquer cela aujourd'hui ? Parce que je viens de terminer le dernier livre (1) de Boris Cyrulnik : "Quand un enfant se donne la mort". Question tabou entre toutes : pourquoi un enfant de moins de douze ans se donne-t-il la mort ? Cette interrogation est tellement insupportable pour les parents, pour la famille, pour la société que pendant longtemps elle a été occultée.

Cette réalité est cependant loin d'être exceptionnelle : en France elle concerne 0,4 enfant pour mille. 10% des enfants scolarisés disent avoir pensé au suicide. Les statistiques sont cependant très délicates à obtenir et sans doute un certain nombre d'accidents sont-ils en réalité des suicides. C'est environ à partir de huit ans environ que l'enfant comprend que la mort est irréversible et même quand il est plus grand son discours est souvent ambigu : "Je me suiciderais bien, mais après j'ai peur de le regretter", "Je voulais que ma vie change, pas qu'elle s'arrête". Le jeune enfant agit de façon impulsive et rien dans les minutes qui précèdent ne laissait supposer un passage à l'acte. Ceci est une source d'interrogations sans fin pour les parents et l'entourage : "Mais ... pourquoi ???".

Boris Cyrulnik parle de crise suicidaire : "Il est nécessaire de sortir de la vision du bouc émissaire : c'est la faute des parents, de la société, du professeur... en réalité c'est une constellation de déterminants qui pousse l'enfant à l'acte". La génétique joue bien sûr un rôle, il existe des familles de suicidaires et certains enfants sont plus fragiles car ils sont génétiquement de "petits transporteurs" de sérotonine, ce neurotransmetteur qui joue un rôle fondamental dans l'humeur. Cela n'est cependant pas une fatalité et il faut le dire aux familles : un "petit transporteur" sécurisé par son entourage n'a pas plus de risque de suicide qu'un "gros transporteur". Le stress maternel durant la grossesse et au cours du développement précoce de l'enfant (isolement affectif, violence entre parents ou dans la

fratrie) peut entraîner une hypersensibilité émotionnelle. Le développement du cerveau frontal est alors moins riche en connexions neuronales et cela provoque une moindre régulation des émotions. Le mode de vie que nous avons adopté joue également un rôle : nous privilégions le développement corporel et intellectuel au détriment de la construction d'un monde sécurisant pour l'enfant. 30% des enfants sont insécures, ils souffrent moins matériellement, mais pensent plus à la mort. "La dilution du lien est plus souvent provoquée par nos progrès techniques que par une défaillance parentale... les enfants, gardés par un réfrigérateur et la télévision sont reliés au monde affectif grâce à un téléphone portable".

Devant une question aussi douloureuse et si complexe les propositions de Boris Cyrulnik ne sont ni simplistes ni stigmatisantes. Il n'y a pas un responsable et nous avons tous la possibilité d'un rôle de prévention.

Oser en parler et dire qu'il n'y a là aucune fatalité ; favoriser les actions dans le domaine de la protection de la petite enfance ; former les soignants, les enseignants et chacun d'entre nous à repérer les enfants en souffrance ; privilégier le développement sécurisé des enfants et pour cela leur créer une niche affective vraie et vaste ; créer du lien avec eux de multiples façons, les encourager à exprimer leurs émotions, les aider à prendre des responsabilités ; lutter contre les ruptures affectives ; créer de la solidarité autour et avec eux ; structurer le quotidien par des rituels qui donnent sens à l'existence ; enfin inciter les enfants à pratiquer une activité sportive.

"Il n'y a aucune fatalité au passage à l'acte brutal d'un enfant : c'est la création d'un lien qui permet de contrôler l'impulsion". Alors que nous préparons Noël rappelons-nous qu'un cadeau n'a de sens que s'il est porteur de lien : "Ce qui tisse le mieux l'attachement d'un enfant, c'est l'apaisement de ses angoisses et non la satisfaction de ses besoins".

Heureusement tous les enfants insécures ne se suicident pas. N'oublions cependant jamais que la construction cérébrale d'un enfant détermine sa relation ultérieure au monde qui l'entoure et que l'hypersensibilité émotionnelle au stress quotidien est aussi un facteur de risque cardiaque.

Joyeux Noël à tous entourés de tous les enfants du monde qui sont les graines de la vie...

Références :

1. Quand un enfant se donne "la mort". Boris Cyrulnik. Editions Odile Jacob 2011

Prenez soin de vous...

Docteur MEDITAS